



HAL
open science

L’’homérisme’’ à l’époque protobyzantine: l’exemple de Dioscore d’Aphrodité

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. L’’homérisme’’ à l’époque protobyzantine: l’exemple de Dioscore d’Aphrodité. *Ktèma: Civilisations de l’Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 1995, 20, p. 301-315. halshs-00001272

HAL Id: halshs-00001272

<https://shs.hal.science/halshs-00001272>

Submitted on 11 Mar 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'«homérisme» à l'époque protobyzantine : l'exemple de Dioscore d'Aphrodité

RÉSUMÉ. — J'examine la place d'Homère dans la société protobyzantine. Pour ce faire, je pars du dossier papyrologique de Dioscore d'Aphrodité (Égypte, VI^e s. apr.), composé de livres, de poèmes autographes et de documents d'archives, qui tous trois témoignent, avec constance et cohérence, de la profonde influence de l'*Iliade* et l'*Odyssée* sur tous les domaines d'activité intellectuelle et à tous les stades de la vie d'un homme de cette époque.

SUMMARY. — This article examines the place of Homer in the proto-byzantine society through the papyrological dossier of Dioscorus of Aphrodite (Egypt, 6th c. A.D.), composed of library books, poems by Dioscorus and archive documents, which show with constancy and consistency the deep influence of the *Iliad* and the *Odyssey* on every level of intellectual activity and at all stages of man's life.

«Dès l'âge le plus tendre, à l'esprit naïf de l'enfant qui fait ses premières études, on donne Homère pour nourrice : c'est tout juste si, dès le maillot, on ne fait pas sucer à nos âmes le lait de ses vers. Nous l'avons tout auprès de nous à nos débuts et pendant les années où l'homme peu à peu se forme ; il s'épanouit durant notre âge mûr ; pas une fois jusqu'à la vieillesse, il ne nous inspire le moindre dégoût : à peine l'avons-nous quitté que de nouveau nous avons soif de lui ; on peut dire que son commerce ne prend fin qu'avec la vie». Cette phrase qui ouvre les *Allégories d'Homère* d'Héraclite (1), probablement composées au I^{er} s. apr., pourrait avoir été écrite bien plus tard et dépeindre la situation qui prévaut au Bas-Empire. C'est ce que je me propose de montrer ici en étudiant la place d'Homère dans la société antique tardive, son importance à tous les stades de l'existence d'un homme de cette époque et sa prééminence dans tous les domaines d'activité intellectuelle, qui débordent très largement la seule création poétique (2). Sujet bien large, objectera-t-on. Je n'ai pas l'intention d'en balayer ici tous les aspects. Il faudrait pour cela convoquer à la fois les papyrus homériques byzantins et les nombreux témoignages de la vitalité d'Homère dans les sources littéraires. Et il se pourrait qu'on aboutisse à un conglomérat de faits disparates dans le temps et l'espace, souvent marqués — en tout cas pour les sources littéraires — du sceau de grandes personnalités,

Abréviations :

Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s. = J.-L. FOURNET, *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s. : la bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité*, Le Caire (sous presse).

P. Cairo Masp. = J. MASPERO (éd.), *Papyrus grecs d'époque byzantine*, Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire, Le Caire, 1911-1916.

SB = *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Aegyptens*, 1913- .

(1) Traduction de F. BUFFIÈRE, C.U.F., 1989.

(2) La période choisie se situe entre celles que traitent deux études sur le même thème : J. F. KINDSTRAND, *Homer in der zweiten Sophistik* (Studia Graeca Uppsaliensia 7), Uppsala, 1957 et R. BROWNING, «Homer in Byzantium», *Viator*, 6 (1975), pp. 15-33 (= *Studies on Byzantine History, Literature and Education*, Variorum Reprints, Londres, 1977), sujet qu'il a récemment retraité dans «The Byzantines and Homer» in R. LAMBERFON et J.J. KEANEY (éd.), *Homer's Ancient Readers*, Princeton 1992, p. 134-148.

alors que c'est dans son aspect le moins élitiste, le plus typique du fonctionnement culturel de toute une société que je souhaiterais décrire ce phénomène. J'ai donc choisi de partir d'une figure peu connue, Dioscore d'Aphrodité. Ayant vécu en Egypte au VI^e s., notable villageois, qui exerça à Antinoopolis le métier de notaire, en même temps que poète de circonstance, ce personnage est représentatif de ce milieu d'honnêtes gens parfaitement hellénisés qui peuplent les provinces de l'Empire (3). La chance, qui préside aux destinées de la papyrologie, veut que nous le connaissions par un dossier de papyrus extrêmement cohérent et complet, où les livres de sa bibliothèque côtoient ses papiers d'affaires, les brouillons des actes notariés qu'il rédigea et les poèmes d'éloges dont il inonda tout ce que sa province, la Thébaïde, et Constantinople comptèrent de hauts fonctionnaires (4). Ces papyrus permettent de reconstituer cette chaîne de l'«homérisme» (5), qui commence à la naissance comme le dit Héraclite : de l'enseignement jusqu'à la création littéraire, et même tous les domaines d'activité où intervient l'écrit. Progression qui nous conduira vers des sphères où la présence d'Homère paraît pour le moins inattendue, mais toujours reflet des options culturelles de cette société de l'antiquité tardive.

HOMÈRE ET L'ENSEIGNEMENT

Homère passe pour la source de tout savoir et par conséquent pour le formateur absolu (6). Écoutons sur ce point Eustathe dans l'introduction à son *Commentaire à l'Iliade* : «Les philosophes l'étudient (...), les rhéteurs l'étudient, les grammairiens également, de façon complète, quand ils n'en font pas l'objet même de leur science» (7). On reconnaît là les différentes disciplines qui constituent l'ἐγκύκλιος παιδείσις, le cycle complet des études d'un jeune Grec.

Tout d'abord, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. La bibliothèque de Dioscore contenait, comme il se devait pour un lettré, qui plus est, poète à ses heures, un exemplaire de l'*Iliade*, un codex qui devait contenir dans son état originel environ 435 pages (8). Divers indices nous montrent que ce livre, loin d'être un exemplaire de librairie, fut un ouvrage d'étude, qui assumait à un moment donné de son existence un rôle scolaire, probablement dans le cadre d'un enseignement dispensé par Dioscore lui-même au sein de sa famille. Le texte fut dans un premier temps copié sans accent ni esprit, ce qui était la règle dans l'édition antique. Mais ultérieurement, une ou plusieurs autres mains rajoutèrent des esprits et une accentuation

(3) Pour la vie et le milieu de Dioscore, on consultera toujours les excellentes études de J. MASPERO, «Un dernier poète grec d'Égypte : Dioscore, fils d'Apollôn», *Revue des Études Grecques*, 24 (1911), pp. 426-481, et de H. I. BELL, «An Egyptian Village in the Age of Justinian», *Journal of Hellenic Studies*, 64 (1944), pp. 21-36. Voir plus récemment L. S. B. MACCOULL, *Dioscorus of Aphrodito. His Work and his World*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1989, et Cl. A. KUEHN, *Channels of Imperishable Fire. The Beginnings of Christian Mystical Poetry and Dioscorus of Aphrodito* (Lang Classical Studies, 7), New York, 1995.

(4) J'ai édité une partie de sa bibliothèque et tous ses poèmes dans *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.* Les références et le texte cités ci-après sont ceux de cette édition.

(5) Ce mot, loin de se restreindre à son acception grammaticale, dénote ici tout ce qui ressortit à la lecture, l'étude et l'utilisation des textes homériques.

(6) Le sujet a été traité par W. J. VERDENIUS, «Homer, the Educator of the Greek», *Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde*, Nieuwe reeks, 33, 5, Amsterdam-Londres, 1970. Mais il s'en tient uniquement à la période classique, n'utilisant que les sources littéraires.

(7) *Eustathii Commentarii ad Homeri Iliadem*, I, 17 éd. VAN DER VALK, I, Leyde, 1971.

(8) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, texte n° I.

complète. Or l'usage des signes diacritiques, en particulier des accents et des esprits, «relève non de l'édition, mais de la présentation, à l'intérieur de l'école, d'un texte pour la lecture» (9). En effet, les textes antiques sont soumis à la règle de la *scriptio continua* dans laquelle les mots ne sont pas séparés les uns des autres, et les accents et esprits aident avant tout à bien distinguer les mots en évitant toute mécoupure. Voilà qui permet donc à l'élève d'apprendre l'*ἀνάγνωσις*, la lecture expressive à haute voix, premier stade de la *τέχνη γραμματική*. À travers l'accentuation, c'est aussi avec le système morphologique de la langue grecque que l'écolier se familiarise : avec l'accent premier des mots et ses déplacements selon la déclinaison, avec le système d'opposition entre longue et brève sur lequel les maîtres d'école devaient insister à une époque où la longueur des syllabes n'était plus naturellement ressentie.

En même temps que l'élève développe sa maîtrise de l'écriture et de la lecture, il se familiarise avec le texte et s'initie à la littérature grecque, dont Homère représente la quintessence. Les poèmes homériques présentent une langue difficile et renvoient à des réalités étrangères à un Grec d'époque impériale, et, pour en comprendre le texte, qu'il apprend par cœur (10), il doit disposer d'un appareil explicatif. Or l'exemplaire de l'*Iliade* de Dioscore a été découvert accompagné d'un livre de *Scholies à l'Iliade* (11). Nul doute que les deux ont été utilisés ensemble. Donnons à titre d'exemple un extrait de ces scholies :

XVIII, 487	5	Ἄρκτον	τῆς μεγάλης μέμνηται αὕτη [δέ ἐστὶν ἡ ἄ]μαξα καλουμένη [
488		ἢ τ' αὐτοῦ στρέφεται]	ἀντὶ τοῦ περὶ αὐτὸν[(...)
488	10	᾽Ωρίωνα δοκεύει]	παρατηρεῖται [τὸν ᾽Ωρίωνα βλέπει γὰρ ἡ μεγάλη Ἄρκτος πρὸ[ς] αὐτ[όν]
489		οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λο]ετρῶν ᾽Ωκεανοῖο	ἀν[τὶ τοῦ μόνη οὐ δύνει εἰς τὸν] ᾽Ωκεανόν αἱ γὰρ[ρ] Ἄρκτοι οὐ δύνουσι
			οὔσαι ἐν τ]ῷ φανερωῷ κύκ[λω αἱ εἰσὶν ἀμφότεραι τοῦ ἀπ'αὐ]τ[ῶν κ]αλουμέν[ου πόλου ἀρκτικοῦ
492	15	δαίδων ὑπο] ἀντὶ τοῦ με[τὰ λαμπάδων

glosant le texte suivant :

XVIII, 487	Ἄρκτον θ', ἣν καὶ Ἄμαξαν ἐπὶ κλησὶν καλέουσι, ἢ τ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' ᾽Ωρίωνα δοκεύει, οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν ᾽Ωκεανοῖο.
490	Ἐν δὲ δύο ποίησε πόλεις μερόπων ἀνθρώπων καλὰς. Ἐν τῇ μὲν ῥα γάμοι τ' ἔσαν εἰλαπίνας τε, νύμφας δ' ἐκ θαλάμων δαίδων ὑπὸ λαμπομενάων ἡγίνεον ἀνὰ ἄστρῳ, πολλὸς δ' ὑμέναιος ὄρωρει.

«(Il figure sur le bouclier) l'Ourse — à laquelle on donne le nom de chariot — qui tourne sur place, observant Orion, et qui, seule, ne se baigne jamais dans les eaux d'Océan. Il y figure aussi deux cités humaines — deux belles cités. Dans l'une, ce sont des noces, des festins. Des épousées, au sortir de leur chambre, sont menées par la ville à la clarté des torches, et sur leurs pas, s'élève, innombrable, le chant d'hyménée» (12).

(9) H. I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, 7^e éd., Paris, 1981, II, p. 77 n. 30.

(10) Cf. PLATON, *Prot.*, 325e ; *Lois*, 810e. D'après MICHEL D'ÉPHÈSE (XI^e-XII^e s.), un élève moyen apprenait par cœur 30 vers par jour, un bon élève 50 vers (*Commentaria in Aristotelem graeca*, 20, 613, 4-7, Berlin, 1892).

(11) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, texte n° II. Ce qui nous est parvenu de cette copie couvre les chants II, IV, V, XVIII, XIX et XX : c'est actuellement le meilleur témoignage d'une édition complète de scholies homériques.

(12) Traduction de P. MAZON, C.U.F.

Ces scholies dites *Scholies Mineures* ou *Scholies de Didyme* (du nom d'un des grands exégètes des poèmes homériques) donnent, on le voit, plusieurs types d'explications touchant :

- le lexique : un mot est paraphrasé par un autre, plus courant (ex. : *δοκεύει*) ;
- la grammaire : une tournure non attique ou poétique est expliquée ou plus souvent «traduite» en ionien-attique (ex. : *δαΐδων ὑπο*) ;
- les *realia*, en l'occurrence astronomiques.

Ce type d'outil pédagogique, auquel il faut ajouter les *Epimerismoï*, les lexiques alphabétiques, les paraphrases, enfin les *Scholies Majeures* (13), en rendant accessible l'œuvre d'Homère, permettait à l'élève ou à l'étudiant de se former à la grammaire, à la langue poétique, à l'histoire et à la mythologie. L'époque byzantine, qui connaît un goût prononcé pour les glossaires, dictionnaires, commentaires et résumés, a joué un grand rôle dans le développement et la formation (souvent par agglomérations et contaminations) de ces instruments de l'exégèse homérique, tels qu'ils nous sont partiellement parvenus par le biais des manuscrits médiévaux.

À travers Homère, on ne faisait pas seulement l'apprentissage de la langue et de la littérature, mais aussi de la philologie. Le texte d'Homère, transmis et donc altéré depuis plus d'un millénaire, posait un certain nombre de problèmes, abordés probablement dès l'école, en tout cas dans les études supérieures. Les lettrés du Bas-Empire avaient de la littérature une conscience patrimoniale, que d'aucuns qualifieraient de scolastique : lucides sur les aléas de la transmission des textes, ils ont été très sensibles à l'érudition textuelle, préalable nécessaire au bon fonctionnement esthétique ou moral de l'œuvre. Cette capacité à prendre une distance philologique par rapport à un texte est loin d'être l'apanage des professionnels de la grammaire : en témoignent là encore Dioscore d'Aphrodité et les livres de sa bibliothèque. Si l'on examine les fragments de son *Iliade* qui nous sont parvenus, on constate que plusieurs corrections ont été introduites dans le texte :

A. Corrections dans le sens de la vulgate :

- II, 509 : *τω* ⇒ *των*
- II, 600 : *κιθαριστήν* ⇒ *κιθαριστὸν*
- II, 609 : *Αγαμεμνων* ⇒ *Αγαπηνωρ*
- II, 612 : *Αγαπηνωρ* ⇒ *Αγαμεμνων*
- X, 377 : *τ'* ⇒ *δ'*
- XI, 652 : *δ'* ⇒ *δε*
- XI, 663 : *ήγαγεν* ⇒ *ήγαγον*
- XI, 697 : *ουδε (?)* ⇒ *ηδε*
- XI, 701 : *τοις* ⇒ *τους*
- XI, 712 : *νεάτα (?)* ⇒ *νεάτη*
- XI, 717 : *Νειλεὺς (?)* ⇒ *Νηλεὺς*

B. À l'encontre de la vulgate :

- X, 380 : *κ'υμμιν* ⇒ *χ'υμῖν*
- X, 385 : *πη δ'* ⇒ *τιφθ'*
- XI, 668 : *τε* ⇒ *δε*

Cet exemplaire d'Homère, dont on a vu qu'il était une copie d'étude à caractère privé, a donc été révisé sur un autre exemplaire afin qu'en soient éliminées les erreurs ou les leçons jugées moins bonnes. Il est à constater que trois de ces corrections probablement de la même main effacent le bon texte pour y introduire des variantes défectueuses : ainsi la forme éolienne

(13) Les meilleures introductions sur ces textes et les rapports qu'ils entretiennent entre eux sont H. ERBSE, *Scholia Graeca in Homeri Iliadem*, vol. I, introduction, Berlin, 1969 ; H. HENRICHS, «Scholia Minora zu Homer», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 7 (1971), pp. 99-116 ; FR. MONTANARI, «Gli Homerica su papiro : per una distinzione di generi», *Ricerche di Filologia Classica*, II, Pise, 1984, pp. 125-138.

ὄμμιν est remplacée par la forme ionienne-attique, la seule utilisée dans la *koinê* du VI^e s. ; à πῆ δέ, adverbe de manière ici à sens causal, on a préféré τίπτε qui a l'avantage d'être sans équivoque causal. Ce sont des *lectiones faciliores*, qui montrent bien les limites de cette conscience philologique à mettre sur le compte du jeune âge ou de l'inexpérience de leur(s) auteur(s).

On notera par ailleurs que ces trois *lectiones faciliores* ainsi que la plupart des autres se trouvent uniquement dans les chants X et XI. D'autres indices paléographiques accréditent la conclusion que ces deux chants ont fait l'objet d'une étude approfondie. La nature sectorielle de telles études critiques est corroborée par le codex de *Scholies*. Alors que nous en possédons — au moins partiellement — les chants II, IV, V, XVIII, XIX et XX, seules les pages du chant V comportent des annotations, le plus souvent des synonymes supplémentaires puisés à d'autres sources. Il est clair que l'«Aristie de Diomède», d'ailleurs le chant le plus prisé après le premier (14), a été étudiée indépendamment. Il y a fort à parier qu'aux annotations du livre de *Scholies* devait correspondre une fréquence accrue de corrections dans l'exemplaire de l'*Iliade*. Mais les fragments conservés de ces deux ouvrages ne se recoupent pas.

De ces réflexes philologiques acquis pendant l'apprentissage et la fréquentation de l'œuvre d'Homère, un bon exemple nous est fourni par Dioscore lui-même. Il a recopié, peut-être en guise de modèle, une lettre, sur laquelle nous reviendrons (15), adressée par un certain Iôannês à un évêque Apa Kephâlôn. Celle-ci contient une citation d'*Iliade*, VIII, 539 : ἀθάνατος καὶ ἀ[γ]ήρως ἡμ[ατ]α πάντ[α]. Or Dioscore en a immédiatement corrigé le texte, substituant à la forme contracte (attestée par quelques manuscrits médiévaux) la bonne leçon ἀγέρας. Connaissait-il le texte par cœur ou bien a-t-il collationné le texte de cette lettre sur celui de son *Iliade* ? On voit en tout cas que Dioscore était capable de prendre une distance critique face à un texte ancien. Et ce n'est pas un hasard si cet exemple concerne Homère.

L'importance formatrice d'Homère ne s'arrête pas avec la grammaire et la littérature (*γραμματική*), elle se poursuit avec la «rhétorique» (*ῥητορική*). Dans l'apprentissage des règles de la rhétorique (à prendre dans son sens large : les lois de la composition), Homère sert toujours de «modèle et [d']inspirateur de toutes les parties de l'éloquence» comme l'écrit Quintilien. Ce dernier ne peut être plus explicite : «Personne ne l'a jamais surpassé en sublime pour les grandes choses, en naturel pour les humbles. Il est à la fois riche et concis, agréable et grave, admirable à la fois pour son abondance et par sa brièveté, supérieur par ses qualités de poète et ses qualités d'orateur. (...) Comparaisons, amplifications, exemples, épisodes, preuves de faits, et arguments, et tous les autres moyens pour prouver et réfuter, tout cela abonde chez Homère, au point que même ceux qui ont traité de ces techniques empruntent à ce poète la plupart des illustrations relatives à ces questions» (16). Les poèmes homériques sont donc soumis à une analyse rhétorique propre à inculquer à l'élève les règles du bien-écrire. Ils inspirent directement ou indirectement des exercices préparatoires à la rhétorique ou *προγυμνάσματα*. Le dossier de Dioscore nous a livré certains d'entre eux. Il s'agit d'éthopées, exercice qui consiste à prêter à un personnage un discours qui soit en adéquation avec son caractère ou les

(14) W. LAMEERE, *Aperçus de paléographie homérique. À propos de papyrus de l'Iliade et de l'Odyssée des collections de Gand, de Bruxelles et de Louvain* (Les Publications du Scriptorium, 4), Paris-Bruxelles-Anvers-Amsterdam, 1960, p. 2.

(15) Cf. *infra*, p. 310, où le début de la lettre est cité.

(16) *Institution oratoire*, X, 1, 46 ; 49. Sur cette récupération d'Homère par les rhéteurs, cf. J. F. KINDSTRAND, *Homer in der zweiten Sophistik* (Studia Graeca Uppsaliensia, 7), Uppsala, 1957, pp. 199-203.

circonstances (17). Elles ont été composées en vers par Dioscore, très probablement conçues comme des modèles, qui, en même temps qu'ils enseignaient les règles de cet exercice rhétorique, étaient à même de pousser l'élève à approfondir sa connaissance d'Homère. Citons la mieux conservée :

Τίνας ἂν εἶπη λόγ(ους) Ἀχιλλεύς ἀποθανὼν διὰ τὴν [Π]ολυξ(ένην)
 1 Ἄρτι Πόθος Θανάτοιο φίλον τέκος ἐξεφαάνθη
 ἰμείρων φιλότητα καὶ ἰμείρω[ν] κακὸν ἐρεῖν.
 Ἄτρεκέως Ἄιδης Τρώων ἀλόχοισι λοχεύει
 πῆ, πόθεν Αἰακίδην Πολυξείνης κάλλιϊ θάπτειν.
 5 Καλλικόμων ὁ πόθος μετεμόρφετο Ἄρεος αἰχμῆ.
 (la suite est endommagée)

«Quelles paroles prononcerait Achille mourant par la faute de Polyxène

Désir vient de se révéler enfant chéri de Mort, portant un message d'amour en même temps que de malheur. En vérité Hadès utilise les épouses troyennes pour enfanter un moyen d'enterrer l'Éacide : la beauté de Polyxène. Le désir de jeunes femmes à la belle chevelure a pris la forme de la lance d'Arès [...].» (18)

Certes l'épisode des amours d'Achille et de la Troyenne Polyxène, inconnu d'Homère, est une création alexandrine (19), mais le locuteur est le personnage central de l'*Iliade* et, à ce titre, les propos qu'on lui fait tenir doivent être en accord avec ce que cette épopée nous apprend de lui. Les autres éthopées de Dioscore, à l'exception d'une seule, ont pour cadre la guerre de Troie et mettent en scène, soit comme locuteur, soit comme sujet du discours, Achille (20). Ce personnage, présent dans la plupart des *progymnasmata* du Bas-Empire, est le sujet d'un tiers des éthopées de Libanios (21) ou de l'ensemble le plus cohérent d'éthopées en vers, celui du livre IX de l'*Anthologie Grecque* (22). Il symbolise à lui tout seul l'importance d'Homère dans l'enseignement du Bas-Empire.

Ainsi formé, notre jeune lettré, que fut par exemple Dioscore, va pouvoir à son tour faire œuvre littéraire.

HOMÈRE ET LA CRÉATION LITTÉRAIRE

Achevons la phrase d'Eustathe commencée tout à l'heure : «(...) de tous les poètes qui l'ont suivi, il n'en est pas un qui ait pratiqué son art sans suivre ses méthodes, l'imitant, le plagiant, faisant tout pour pouvoir 'homériser'». Sur cet aspect de l'influence d'Homère, le plus attendu, je n'insisterai pas beaucoup. Là encore nous l'envisagerons à travers les nombreux poèmes

(17) Cf. J.-L. FOURNET, «Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 92 (1992), pp. 253-256, où sont rassemblés les témoignages littéraires et papyrologiques de cet exercice.

(18) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 42.

(19) Cf. R. FOERSTER, «Achilleus und Polyxena», *Hermes*, 17 (1882), pp. 193-238.

(20) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 43 (éthopée sur la mort d'Achille), 44 (éthopée prononcée par un personnage qui désire tuer Achille), 45 (éthopée s'adressant à Thétis), 46 (éthopée de Polyxène?).

(21) *Éthopées*, 3, 4, 11, 12-16 (éd. FOERSTER).

(22) *AP*, IX, 457-480 : 457, 459, 460, 461-463, 467, 470, 473, 476. Sur cette série d'éthopées, postérieures au milieu du V^e s. (A. WIFSTRAND, *Von Kallimachos zu Nonnos*, p. 170), cf. Alan CAMERON, «Two Notes on the Greek Anthology (Anth. Pal. IX 474, 395 and 458)», *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 14 (1967), pp. 58-61. Cf. aussi J.-L. FOURNET, «Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 92 (1992), pp. 256-259, les pièces nos 6 (l. 1), 9 (fr. II), 10 et 11 de la liste des éthopées sur papyrus.

que nous a laissés Dioscore (23). Ceux-ci étant essentiellement des éloges ou *enkômia*, on pourra mesurer les glissements et les adaptations que le modèle homérique a dû subir pour couler un peu de sa substance dans le moule rhétorique de la poésie encomiastique, peut-être mieux qu'au travers des poèmes épiques encore composés à cette période comme *Les Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis (v^e s.) ou *L'Enlèvement d'Hélène* de Collouthos (vers 500). La poésie de cette période a beau être avant tout encomiastique, elle ne s'en place pas moins sous le patronage de la Muse homérique. Il n'y a d'ailleurs pas d'opposition dans l'esprit des poètes d'alors (24). Dioscore, qui, en plus d'«homériser», fait directement intervenir le personnage d'Homère dans ses poèmes, nous en donne la preuve. Ainsi, au début de la partie hexamétrique d'un éloge d'un certain Rômanos, haut fonctionnaire en même tant qu'auteur de panégyriques, il écrit :

*Ῥήτρης εὐρυνό[ι]ο διαμπερὲς ἔμπλεος ἦσθα,
ὦ βαθέης (ex ζαθέης corr.) σοφίης πολυήρατον εὖχος Ἐρώτων,
Μουσάων θεράπων καὶ Ἄρεος ἠδὲ Χαρίτων·
ἄλλον Ὅμηρον ἴδον καὶ Ἄρεα ἠδὲ τ' Ἐρωτα.*

«Tu es totalement habité d'une éloquence qu'anime une vaste pensée, désirable fierté des Amours, profondément sage, serviteur des Muses, d'Arès ainsi que des Grâces. Je vois en toi un nouvel Homère, un nouvel Arès ainsi qu'un nouvel Amour» (25).

Si l'éloquent Rômanos est comparé à Homère, c'est que celui-ci est devenu le maître de l'éloquence sous toutes ses formes, le rhéteur idéal. Il est donc à même de patronner un discours rhétorique en prose ou en vers. En outre, côtoyant dans le même vers Arès et Erôs, Homère voit ainsi son statut divin affirmé haut et fort.

Homère ne fait pas qu'apparaître comme personnage, il a laissé sa marque sur la langue même des poèmes de Dioscore. Les emprunts aux poèmes homériques y sont pléthoriques, et il n'y a pas lieu de s'en étonner : toute utilisation de l'hexamètre dactylique, le vers majoritaire dans la poésie dioscorienne, implique nécessairement le recours au vocabulaire de l'épopée homérique et à ses combinaisons de termes devenues formulaires. À cela s'ajoute le fait que la poésie protobyzantine donne à l'emprunt le statut de figure de style sans y voir ni plagiat ni manque d'inventivité. En témoignent les nombreux centons dont les plus représentatifs sont les *Centons homériques* de l'impératrice Eudocie (26). Pour illustrer rapidement les emprunts homériques et les adaptations qu'ils subissent, je partirai d'un court poème :

Εἰς Παῦλο[ν] Δομνίνου καγκελλάρι(ον) τῶν ἐπάρχ(ων)

1 [Ο..]ε πέπον, προφέριστε, τεὸν κλέος οὔποτ' ὀλεῖται ·
παγτοίων ἐπέων πανεπάξιον οὔνομα ἠῦρες.
Ἄτρεκέως Φαέθοντο[ς ἀπ]αστράπτει σέο μορφή.
Ἐμγεῦσαι τὸν Ὅμ[η]ρον, [χορίττ]ιδας οὐ χρέα Μούσας ·
5 λώγιόν ἐστι σέθ[ε]ν π[αν]αιοίδιμον οὔνομα μέλψαι,
ὅττι χάρις καὶ χάρμα καὶ εὐεπίης φίλον ἄνθος.
Σὴν ἀρέτην ποθέουσιν ἀθάνα[τος] ἠδὲ τε ἄνδρες.

«À Paulos fils de Domninos, chancelier des préfets

(23) *Hellénisme dans l'Égypte du v^e s.*, IV, 1-51 (48 est en prose, 49 est douteux).

(24) Cf. Th. NISSEN, «Historisches Epos und Panegyrikos in der Spätantike», *Hermes*, 75 (1940), pp. 298-335.

(25) *Hellénisme dans l'Égypte du v^e s.*, IV, 4, 19-22.

(26) Ed. A. LUDWICH, Teubner, 1897. Sur le centon, cf. K. H. SHELKLE, «Cento», *RLAC*, II (1954), col. 972-973.

[...] homme aimable et excellent, ta gloire jamais ne périra. Tu portes un nom qui mérite pleinement toutes les louanges. Ta beauté a vraiment l'éclat de celle de Phaéthon. Nul besoin de célébrer Homère et les Muses dansantes : c'est ton très illustre nom qu'il est préférable de chanter, car il est la grâce, la joie et la fine fleur de l'éloquence. L'Éternel et les hommes recherchent ta vertu» (27).

Les remplois vont du mot très fortement connoté (v. 1 : πέπον) à l'hémistiche (τεὸν κλέος οὔποτ'ὀλεῖται, à comparer avec *Il.*, VII, 91 : τὸ δ'έμὸν κλέος οὔποτ'ὀλεῖται) en passant par les nombreuses clausules métriques (28). Mais on a l'impression d'avoir souvent affaire à des réminiscences plus qu'à des citations s'affichant comme telles : ainsi *παγτοίων ἐπέων* (v. 2) serait-il un écho d'*Il.*, XX, 249 (*παντοῖοι · ἐπέων*, même position métrique).

Cette matière homérique est adaptée selon les nouvelles conditions d'élocution, à la fois linguistiques, poétiques et référentielles :

— Nouvelles conditions linguistiques : Dioscore réutilise des mots ou des expressions auxquels il ne donne plus le même sens que chez Homère. Ainsi *Od.*, XIX, 403 : οὔνομ'εὔρεο «tu as trouvé un nom (à donner)» a influencé οὔνομα ἠῶρες (v. 2), où le verbe signifie «avoir» (sens fréquent à cette époque). Un autre bel exemple de ces évolutions sémantiques dans un poème où Dioscore célèbre la prise de fonctions du nouveau gouverneur, le duc de Thébaïde :

Ἦλυθες οὐ κατὰ κόσμον ἀεὶ σκέψαι ναετῆρας

«Tu es venu pour protéger à tout jamais les habitants οὐ κατὰ κόσμον» (29).

Si l'on doit donner à cette expression le sens qu'elle a chez Homère («de façon désordonnée, inconvenante»), qui l'emploie souvent à la même place (*Il.*, II, 214 ; V, 759 ; VIII, 12 ; XVII, 205 ; *Od.*, VIII, 179 ; XIV, 363), on aboutit à une absurdité. Étant donné le contexte, οὐ κατὰ κόσμον ne peut avoir qu'une acception positive. C'est que le κόσμος «ordre» peut signifier à l'époque chrétienne «world as sphere of evil and opposed to God» (30). Le duc est donc «venu pour protéger les habitants *selon des principes qui n'obéissent pas à l'ordre d'ici-bas*».

— Nouveau contexte poétique : il faut adapter à l'expression de la louange la langue de l'épopée. Par exemple :

ἐπεὶ δέος ἔλλαβε πάντας

σῆς ἀρετῆς, προφέριστε, καὶ εὐνομίης διὰ κάλλος.

«(La paix revient) puisque tous (les voleurs) ont été saisis par la peur qu'inspire la beauté de tes vertus et, homme d'exception, de ton équité» (31)

Cf. *Iliade*, XI, 402 : ἐπεὶ φόβος ἔλλαβε πάντας.

Le φόβος homérique désigne la terreur immédiate et irraisonnée qui provoque la débâcle. Mais Dioscore veut désigner ici l'appréhension du châtement que suscitent chez les hors-la-loi la vertu et la justice du nouveau duc ; il préfère donc employer le mot δέος, qui dénote une peur prospective mêlée de respect dont l'effet est prolongé (32).

(27) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 9.

(28) J'ai fait la liste de ces remplois dans *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*

(29) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 26, 8.

(30) A. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, s.v., C 7c.

(31) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 18, 60-61.

(32) Le recours à ce mot est bien dans l'esprit de la double définition d'AMMONIOS, *De adfinium vocabulorum differentia*, 128 (éd. K. NICKLAU, Teubner, 1966) : δέος καὶ φόβος διαφέρει · δέος μὲν γὰρ ἐστὶ πολυχρόνιος κακοῦ ὑπόνοια, φόβος δὲ παραντίκα πτόησις. Cf. W. SCHADEWALT, «Furcht und Mitleid», *Hermes*, 83 (1955), pp. 129-131. Dioscore a pu être aussi influencé par QUINTUS DE SMYRNE, VI, 600 et IX, 7 : μάλα γὰρ δέος ἔλλαβε πάντας. Mais il n'est pas prouvé qu'il l'ait lu.

— Nouvelles réalités. Le contexte géographique, politique et religieux n'est plus celui de la Grèce archaïque. Pour ne donner qu'une illustration du changement de sensibilité religieuse, on notera dans le poème cité plus haut la très légère altération que fait subir Dioscore à une expression, qui, sans être littéralement d'Homère, est proche de son esprit : les dieux immortels et les hommes deviennent ἀθάνα[τος] ἠδὲ τε ἄνδρες⁽³³⁾. On demande donc au paganisme de la tradition poétique grecque de se plier parfois à cette nouvelle réalité religieuse qu'est le christianisme. Et encore, comme on le verra, les poètes protobyzantins sont sur ce plan très tolérants.

Les emprunts et réminiscences observés jusqu'ici étaient d'ordre formel. Ils peuvent être aussi thématiques : on voit se mêler dans les poèmes de circonstance des références à l'univers héroïque de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Qu'il me suffise de prendre deux exemples tirés, l'un, de l'épithalame composé pour les noces du comte Kallinikos et de Théophilê et, l'autre, d'un éloge du chancelier Domninos :

Τῖς Μενέλαος ἄριστος, ὅτι πλέον ἔπλεο κίρρος,
 Τυνδαρέην μεθέπεις, ἀλλ' οὐ φεύγουσαν, ἄκοιτην (l. ἄκοιτιν).
 (...)

Ἡβήτην ἐνίκησας ἀέθλιον Βελλεροφόντη[ν]
 εἰς δέμας, εἰς σέο κάλλος ὁμοῖος οὐκ ἔφν ἄλλος,
 ἀκλινέως ἐνίκησας Ἀχιλλέα καὶ Διομήδην, κτλ.

«Tu es un excellent Ménélas, car plus blond, et tu prends pour épouse une Tyndaride, qui, elle, ne s'enfuit pas (...). Tu as surpassé le jeune et victorieux Bellérophon. En stature, en beauté, personne d'autre ne t'égale. Tu as surpassé, sans fléchir, Achille et Diomède, etc.»⁽³⁴⁾.

Νέστωρ οὐ λάθην ἄλλος, [Ἀχιλλε]ὺς ἄμμ[ι]ν ἐτύχθης
 ἰστάμενος πρόβολ[ος ·] ἴ[κελος γάρ] ἔπλεο τοῖσδε
 νόσφιν ἀλιφροσύν[ης]

«Tu passes pour un nouveau Nestor. Tu es devenu notre Achille en te dressant comme un rempart (sc. pour nous protéger). Tu ressembles en effet à ces héros sans la vanité [de l'un et la vieillesse de l'autre]»⁽³⁵⁾.

Les poésies de Dioscore développent ainsi tout un arsenal de comparaisons héroïques qui ont pour but de rehausser le prestige du *laudandus*. Ce dernier est plus qu'un égal du héros, il le surpasse, sans avoir ses défauts⁽³⁶⁾. Chaque figure symbolise une qualité :

- la force virile, l'ardeur guerrière sont symbolisées par Achille, Diomède et ailleurs Ajax. Ces comparaisons s'appliquent surtout au duc, investi par l'empereur de l'autorité militaire ;
- le sage arbitrage est incarné par Nestor dans un poème par lequel Dioscore demande justice ;
- la mâle beauté est représentée par Ménélas du fait de sa blondeur (ξανθός chez Homère, κίρρος chez Dioscore) ;
- la beauté féminine est incarnée par Hélène.

Toutes ces comparaisons sont bien banales : elles appartiennent à ce capital de figures analogiques auquel puise depuis des siècles la rhétorique grecque et montrent combien toute

(33) La désinence du premier mot est assurée par un passage parallèle dans un autre poème de Dioscore (*Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 6, 7).

(34) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 32, A, 17-18 et 24-26.

(35) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 7, 16-18 (avec les restitutions proposées dans le commentaire).

(36) Sur ce type de *synkrisis*, cf. L. PERNOT, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 138), Paris, 1993, pp. 694-698.

forme de discours a pu être profondément marquée par la poésie homérique. Mais elles ont un sens plus profond. Comme on a pu le dire, «l'épopée homérique (...) constitue un univers de références, connu de tous, permettant de mieux appréhender les situations actuelles ou seulement d'en rehausser l'éclat. Entre un personnage contemporain et un héros mythique s'établit un lien plus essentiel qu'une simple analogie littéraire. L'accumulation autour d'un même personnage de souvenirs épiques ébauche une sorte d'apothéose. La réminiscence contribue à l'héroïsation en suggérant l'identification des circonstances, des actes et des hommes avec la geste épique» (37). Certes, la manière de Dioscore est souvent gauche et son éventail de références pauvre, mais ils n'en manifestent pas moins le désir de sublimer la réalité quotidienne en l'immergeant dans ce modèle commun à tous, à la fois archaïque et intemporel, infiniment proche et lointain.

HOMÈRE ET L'EXPRESSION ÉCRITE DE TOUS LES JOURS

L'influence d'Homère ne se limite pas aux textes poétiques, plus généralement littéraires. Elle se fait sentir dans toutes les formes d'expression écrite de la vie de tous les jours : lettres, pétitions, contrats, autant d'écrits qui n'ont aucune prétention à la postérité, mais sont soumis à une fonction précise et concrète (la communication, l'engagement d'une procédure judiciaire, l'établissement de liens contractuels) qui n'a *a priori* rien à voir avec la transcendance littéraire et dont on s'attendrait plutôt à ce qu'elle évacue tout souci esthétique, toute cuistrerie littéraire, toujours suspects d'entraver l'information première. Dioscore, toujours lui, est révélateur de ce phénomène. Parcourons ensemble ses archives.

La première pièce à verser à ce dossier est le *P. Cairo Masp.* III 67295, qui contient, entre autres, deux lettres que Dioscore semble avoir recopiées pour les utiliser comme modèles. En voici le début :

III 1-3 (lettre de Iôannês fils de Psatês à l'évêque Apa Kephâlôn)

Ἄσεβοῦς ψυχῆς ἴασις, εὐσεβούντων παραίνεσις, οὐκ οὖν εἴης «ἀθάνατος καὶ ἀ[γ]ήρως (corr. en ἀγέρας) ἡμ[ατ]α πάντ[α]» κατ' (l. καθ') Ὀμηρον.

«Toi qui guéris l'âme impie, qui confortes les hommes pieux, puisses-tu donc être 'immortel et pour toujours à l'abri de la vieillesse', comme le dit Homère».

Cf. *Iliade*, VIII, 539 : εἶην ἀθάνατος καὶ ἀγήρως ἡματα πάντα (38).

III 24-28 (lettre d'un *notarios* à son confrère) (39)

(37) B. SCHOULER, *La tradition hellénique chez Libanios*, Paris, 1984, II, p. 461, au sujet des références homériques chez Libanios.

(38) J. MASPERO, l'éditeur de ce papyrus, y voyait une citation de l'*Od.*, V, 136 : θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήραον ἡματα πάντα. Mais notre texte est plus proche de l'*Il.*, VIII, 539. De plus, en donnant la forme contracte de l'adjectif ἀγήραος, il apporte un témoignage supplémentaire à l'appui de ce qui n'est qu'une variante minoritaire contre la forme non contracte livrée par le plus grand nombre de mss., EUSTATHIÈ et PAUSANIAS (X, 24, 3). L'épistolier a dû emprunter — directement ou de mémoire — cette citation à un exemplaire privilégiant les leçons d'Aristarque, puisque ἀγήρως est recommandé par le grammairien. À moins qu'il n'ait été tout simplement influencé par la forme exclusivement contracte qu'a ce vocable en prose : cf. THUCYDIDE, II, 43 ; PLATON, *Philèbe*, 15d qui est directement inspiré d'Homère (ἀθάνατον καὶ ἀγήρων πάθος) ; JULIEN, *Discours*, IV, 142b, etc. Cf. *supra*, p. 305.

(39) W. SCHUBART, «Byzantinische Geschichte», *Festschrift zum 150jährigen Bestehen des Berliner Ägyptischen Museums* (Mitteilungen aus der ägyptischen Sammlung, VIII), Berlin, 1974, p. 503, donne une traduction de cette lettre qu'il attribue par erreur à Horapollon (auteur de la pétition qui la précède sur le papyrus). Gustav KARLSSON l'a lui aussi traduite et accompagnée de quelques notes de commentaire dans son livre *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*, Uppsala, 1962, pp. 84-88.

Τὰ προσκυνούμενα γράμματα τῆς σῆς ἐνδιαθέτου φιλίας κοιμισάμενο[ς], ἦσθην οὐ σμικρῶς ἐ[πὶ] τῇ ἐνπεριεχομένῃ αὐτοῖς δεινότητι ῥητορικῇ πρὸς ἣν οὐδὲ ἀπολογίας εὐπορεῖν δεδύνημαι διὰ τὴν ἐμὴν περὶ τοὺς νόμους ἀμαθείαν, κατὰ τὸ εἰρημένον τῷ Παλαιῷ, ὡς «εἰ δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν»·

«Quand j'ai reçu la révéérée lettre que m'envoie ton intime Amitié, je n'ai pas été peu charmé de l'habileté rhétorique qu'elle contient et contre laquelle je ne puis même pas fournir de défense (40) à cause de mon ignorance des lois, 'même si je possédais dix langues et dix bouches', selon les mots du vieux poète».

Cf. *Iliade*, II, 489 : εἰ δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν (41).

Mais, m'objectera-t-on, si Homère pénètre même le domaine de la lettre, c'est que celle-ci était devenue un genre littéraire, qui connut d'ailleurs au Bas-Empire un succès qui se mesure au nombre d'éditions et d'anthologies qui virent alors le jour. Qu'il suffise de parcourir les grands épistoliers protobyzantins comme Synésios de Cyrène ou Procope de Gaza : écrites et considérées comme de la littérature, leurs lettres font nécessairement place au littérateur par excellence, qui y est souvent cité.

Passons alors à un genre de document encore plus marqué du sceau du quotidien et de la «fonctionnalité» : la pétition, texte par lequel un sujet porte à la connaissance de l'autorité un délit dont il est victime et pour lequel il demande réparation. Dioscore, en tant que notaire, en rédigea beaucoup et celles qui nous sont parvenues témoignent de l'influence d'Homère sous la forme de citations textuelles, de citations déformées, de réminiscences ou d'utilisation de mots à forte connotation épique. Donnons un exemple de chacune.

Dans une pétition de Berlin (42), dont j'ai montré ailleurs qu'à défaut d'être de la main de Dioscore, elle avait dû être dictée par lui (43), se lit, à la l. 7, une citation d'*Iliade*, I, 249 (μ)έλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή).

Dans l'exorde d'une autre pétition (44), écrite de sa main, Dioscore loue le duc venu sauver la province et relever «ses habitants tombés à terre», τοὺς τα[ύτης οἰ]κήτορας πρηνεῖ[ς π]επτωκότ[ας], expression typique de l'*Iliade* (cf. *Il.*, XI, 179 ; XII, 395 ; XVII, 300 ainsi que XVI, 310-311 ; 413-414 ; 579-580).

Dans une longue pétition dans laquelle sont détaillées les exactions commises par le pagarque Ménas et ses hommes à l'encontre des habitants d'Aphrodité (45), Dioscore écrit :

Οὐκ (l. οὐχ) ἠδέως ἔχομεν ἔτι ζῆσαι καὶ ὑποσχεῖν τὰς ἀθεμίτους το[σαύτας (?)] ἀδεῶς τόλμας, καὶ πράξεις ὡς λύκων καὶ ἀρπάγων ἀεὶ πραττόντων ὠμοφάγων τρόποις · τὸ γὰρ ἀνθρώπινον αἷμα ἐκχέουσιν οἱ τοιοῦτοι αὐθαδεῖς καὶ ἄτρομοι, οἱ[ο]ν ἐπὶ γῆν ὕδωρ ἐκχύσει τις τολμηρώτατος μάτην.

«Nous n'avons plus envie de vivre et de supporter de telles audaces commises dans l'illégalité et dans l'impunité, de supporter leurs manières de loups et de pillards, agissant toujours à la façon

(40) 'Απολογίας est difficile à rendre, car l'auteur joue sur le double sens de τοὺς νόμους à prendre dans son acception juridique («lois», d'où ἀπολογία = «défense, réquisitoire») aussi bien que rhétorique («règles du bien-dire»), ce qui conduit à donner comme autre traduction : «(...) habileté rhétorique à laquelle je ne puis même pas fournir de réponse à cause de mon ignorance des lois (sc. de l'éloquence)». Ce double réseau sémantique est évidemment facilité par la profession des deux correspondants.

(41) Le succès de ce vers, qui confine ainsi au proverbe, est confirmé par l'imitation qu'en fit VIRGILE, *Géorgiques*, II, 43 et *Énéide*, VI, 625. Sur ce genre de emploi, cf. J. TEUFER, *De Homero in apophthegmatis usurpato*, Leipzig, 1890.

(42) *P. Berol.* 21894 = *SB XIV* 11856.

(43) Cf. J.-L. FOURNET, «À propos de *SB XIV* 11856 ou quand la poésie rencontre le document», *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 93 (1993), pp. 223-229.

(44) *P. Cairo Masp.* I 67007 r., 6.

(45) *P. Cairo Masp.* I 67002, III, 14-16.

de bêtes carnivores. En effet, de telles créatures, cruelles et sans peur, répandent le sang humain, tout comme un homme bien imprudent répand à terre de l'eau en pure perte».

Comparons ce texte avec *Iliade*, XVI, 156-163 :

οἱ δὲ λύκοι ὡς
ὠμοφάγοι, τοῖσιν τε περὶ φρεσὶν ἄσπετος ἀλκή,
οἷ τ' ἔλαφον κεραὸν μέγαν οὔρεσι δηώσαντες
δάπτουσιν · πᾶσιν δὲ παρήιον αἵματι φοινόν ·
καί τ' ἀγέληδὸν ἴασιν ἀπὸ κρήνης μελανύδρου
λάψοντες γλώσσησιν ἀραιῆσιν μέλαν ὕδωρ
ἄκρον, ἐρευγόμενοι φόνον αἵματος · ἐν δέ τε θυμὸς
στήθεσιν ἄτρομός ἐστι, περιστένεται δέ τε γαστήρ.

«On dirait des loups carnassiers, l'âme pleine d'une vaillance prodigieuse, qui, dans la montagne, déchirent, puis dévorent un grand cerf ramé. Leurs bajoues à tous sont rouges de sang ; alors ils s'en vont en bande lapper de leur langue mince la surface de l'eau noire qui jaillit d'une source sombre, tout en crachant le sang du meurtre — ventre oppressé, mais cœur toujours intrépide dans la poitrine» (46).

J'ai souligné les termes communs aux deux textes. Cette réutilisation de vers homériques suit un double processus :

- de resserrement : des mots disséminés sur huit vers ont été recombinaés dans une phrase de trois lignes ;
- de déviation du sens : un même mot est repris et donne lieu à un développement qui n'a aucun rapport de sens avec l'original. Ainsi «l'eau noire» (μέλαν ὕδωρ) dont se désaltèrent les loups devient, dans la pétition, l'eau criminellement répandue par un homme imprudent (47).

Ce double procédé donne à penser que l'on a plutôt affaire ici à une réminiscence inconsciente, une sorte d'automatisme culturel qu'a pu déclencher la comparaison, somme toute banale, du pagarque et de ses sbires avec une bande de loups. Dioscore était donc profondément imprégné d'Homère, ce que nous avaient déjà montré sa bibliothèque et ses poèmes.

Enfin, si l'on reprend par exemple la pétition berlinoise citée plus haut, on verra que son rédacteur ne s'est pas contenté de citer un vers de l'*Iliade* : il parsème son texte d'expressions qui sentent Homère. Ainsi, χεῖραν ὀρέξει «tendre la main» (48) remonte à *Il.*, XXIV, 73 ; τῶν νηπίων τέκνων «les petits enfants» (49) est une combinaison homérique des plus fréquentes (50).

Cette influence homérique, dont on pourrait multiplier les exemples, est si profonde qu'on en trouve même des traces dans un contrat de succession rédigé par Dioscore. Dans un texte très formulaire et technique, il emploie la forme homérique οὔνομα à la place d'ὄνομα (51) ! Nul doute qu'il s'agisse là d'un *lapsus calami*, trahissant sa fréquentation du poète. On ne peut trouver meilleur exemple de l'importance d'Homère, et de ses retentissements sur la rédaction de n'importe quel type de texte.

(46) Traduction de P. MAZON (C.U.F.).

(47) L'eau est en effet un bien trop précieux pour qu'on la gaspille (μάτην).

(48) *SB* XIV 11856, 12.

(49) *SB* XIV 11856, 16.

(50) *Il.*, IV, 238 ; VI, 95, 276, 310 ; XI, 113 ; XVII, 223 ; XXII, 63 ; XXIV, 730 ; *Od.*, XII, 42 ; XIV, 264 ; XVII, 433.

(51) *P. Cairo Masp.* III 67314, III, 7-8 : Ἀνθομολογοῦμεν καὶ ἡμεῖς οἱ προγ[εγρα]μμέν[οι] κατ' οὔνομα ὁμογνήσιοι ἀδελφ[οῖ] καὶ υἱ[οῖ] κτλ.

J'irai même jusqu'à affirmer que cette influence d'Homère s'exerce aussi, de façon indirecte, non seulement sur la rédaction, mais aussi sur l'écriture d'un texte. Nous pénétrons là un domaine où l'automatisme, le réflexe règnent en maître. Il a été dit plus haut que la notation des accents et des esprits avait une fonction avant tout scolaire, permettant l'étude de textes littéraires souvent difficiles. Ils sont évidemment très rares dans les documents de la vie de tous les jours, dénués de prétention littéraire et des difficultés qui justifient leur emploi. Mais au Bas-Empire, on constate une tendance à les employer très sporadiquement dans les textes documentaires (52). Leur présence n'est jamais innocente, mais trahit souvent un conditionnement scolaire marqué par l'apprentissage des poèmes homériques. Ainsi, dans les textes documentaires écrits par Dioscore, l'esprit doux, très rarement marqué, est toujours sur la négation *οὐ* (53). Or le problème de la confusion entre *οὐ* et *οὔ* est un des exemples célèbres d'ambiguïté («amphibolie») offert par le texte homérique, abordé entre autres par Aristote (54). De même, dans les poèmes autographes de Dioscore, l'esprit doux n'est marqué que sur *οὐ* et *ἦδέ* (55). Or *ἦδέ* est un autre cas d'«amphibolie» possible avec *ἦδε/ἦδέ*, abordé à plusieurs reprises dans les scholies homériques (56). On voit donc qu'Homère, par le biais de l'enseignement dont il fait l'objet à l'école, marque la façon même dont on a écrit à l'époque byzantine.

Avant de conclure, il est à remarquer que la totalité des influences homériques citées ci-dessus sont tirées de l'*Iliade*. L'examen des autres emprunts et réminiscences observables dans l'œuvre poétique de Dioscore montre que, s'il connaissait l'*Odyssée*, notre poète citait plus volontiers l'*Iliade* (57). Des raisons techniques justifient la présence majoritaire de l'*Iliade* dans ses poèmes : cette geste héroïque s'accorde bien mieux à la rhétorique encomiastique de sa poésie de circonstance ; comme on l'a vu, elle offre un répertoire d'expressions directement réutilisables ainsi qu'un large éventail de personnages auxquels pourront être comparés ces nouveaux «héros» dont Dioscore fait l'éloge. Mais cette prééminence de l'*Iliade*, peut-être affirmée par le fait que, des poèmes homériques, seule l'*Iliade* figure dans la bibliothèque de Dioscore et confirmée par l'écrasante majorité des papyrus de l'*Iliade* par rapport à ceux de l'*Odyssée* (58), a des causes plus profondes, qui tiennent avant tout à la nature de l'hellénisme postclassique et à son vecteur principal, l'école : cette épopée est en effet beaucoup plus

(52) Cf. J.-L. FOURNET, «L'influence des usages littéraires sur l'écriture des documents : perspectives», *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhague, 1994, pp. 418-422.

(53) *P. Cairo Masp.* III 67295, III, 13, 25 et 26.

(54) *Sophistici elenchi*, 4, 166b 1. Cf. *Scholias Graeca in Homeri Iliadem*, éd. ERBSE, V, Berlin, 1977, dans les *testimonia* à *Il.*, XXIII, 328, qui cite aussi ALEXANDRE D'APHRODISE, *In Arist. Soph. el.* (Comm. II, 3, Berlin, 1898), p. 33, 18 WALL. Voir aussi B. LAUM, *Das alexandrinische Akzentuationssystem*, Paderborn, 1928, p. 360.

(55) Pour le premier : *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 10, 5 ; pour le second : *ibid.*, IV, 20, 27 et 24, 8.

(56) Cf. *Scholias Graeca in Homeri Iliadem*, éd. ERBSE, sous IX, 134a¹ et XXIV, 45b-c. D'autres exemples sont cités par B. LAUM, *Das alexandrinische Akzentuationssystem*, p. 357.

(57) Si j'élimine les emprunts indirects ainsi que les expressions communes aux deux poèmes, on obtient environ 65% d'emprunts fidèles et de réminiscences lointaines de l'*Iliade* et 35% de l'*Odyssée*.

(58) R. C. PACK, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-roman Egypt*, 2^e éd., Ann Arbor, 1965, totalisait 566 entrées pour l'*Iliade* (n^{os} 552-1018) contre 137 pour l'*Odyssée* (n^{os} 1019-1156), soit 80,5% pour la première et 19,5% pour la seconde. Depuis 1965, les papyrus se sont considérablement multipliés : P. MERTENS, «Vingt années de papyrologie odysseenne», *Chronique d'Égypte*, 60 (1985), pp. 191-203, recense 83 papyrus supplémentaires. En 1992, C. LESTANI, «I papiri dell'Iliade dal 1965 a oggi», *Rudiae*, 4 (1992), p. 137-190, comptabilise 243 papyrus de l'*Iliade* et 93 papyrus de l'*Odyssée* à ajouter aux chiffres de PACK, soit 77,9 % pour l'*Iliade* contre 22,1 % pour l'*Odyssée*.

pédagogique dans la mesure où elle est un condensé de l'Histoire mythique et archaïque des Grecs, constituant ainsi un réservoir de connaissances mythologiques et héroïques indispensables à toute personne se réclamant de la culture grecque. L'*Iliade* s'accommode beaucoup plus que l'*Odyssée* à la fonction de texte fondateur — d'autant plus à une époque où l'hellénisme ne s'identifie pas à l'idée de nation —, devenant le ciment de tous ceux que réunit la notion de culture grecque.

Au terme de ce panorama, il nous faut bien convenir que l'œuvre d'Homère, plus qu'aucune autre et peut-être plus qu'à aucune autre époque, s'infuse dans toutes les strates du domaine de l'écrit, façonne le sujet tardo-antique dans sa manière aussi bien d'apprendre que d'écrire ou de penser. J'aimerais terminer en montrant les implications culturelles de cette conclusion.

1. Tout d'abord, l'œuvre d'Homère change de nature. Elle était devenue depuis longtemps un livre de classe, un manuel d'éducation où tous les sujets, histoire, géographie, art, morale, philosophie, sont abordés⁽⁵⁹⁾. Avec l'Empire, dans une société où la création passe par la rhétorique, elle est conçue comme une somme rhétorique, elle se transforme en manuel pratique. Avec elle, tout lettré peut à son tour créer ; mieux encore : écrire⁽⁶⁰⁾.

2. Cette omniprésence d'Homère dans les productions d'une société dont le christianisme constitue les fondements peut avoir *a priori* quelque chose de paradoxal. Ainsi dans les poèmes de Dioscore adressés à des hauts fonctionnaires de l'empereur, représentant de Dieu sur terre, on voit s'épanouir Aphrodite, Arès, Héraclès, Érôs, etc. ; dans un épithalame, la protection du Dieu des chrétiens est souhaitée à l'époux tout autant que les bienfaits de Dionysos et du Nil déifié⁽⁶¹⁾. Dans une de ses pétitions, Dioscore dit qu'il s'en remet à la justice de l'autorité à laquelle il s'adresse, «notre maître après Dieu, notre bienfaiteur (...), puisque vous tenez votre sang de la race de Zeus»⁽⁶²⁾. Le paganisme que véhicule l'œuvre homérique est donc accepté, intégré, dans la mesure où il joue le rôle de référence culturelle. L'utilisation d'Homère se fait donc au second degré : par elle, on manifeste sa culture en même temps qu'on se réclame d'un hellénisme, qui n'est plus géographique, politique ni religieux, mais linguistique et culturel.

(59) Cette opinion, résumée par PLATON dans son fameux *τὴν Ἑλλάδα πεπαιδευκεν οὗτος ὁ Ποιητής* (*Rép.*, 606a), est fort bien développée dans un texte attribué faussement à NICÉPHORE GRÉGORAS, édité par F. MATRANGA, *Anecdota Graeca*, Rome, 1850, p. 521 et traduit par R. BROWNING, «Homer in Byzantium», *Viator*, 6 (1975), p. 17 : «This godlike man makes reason his guide in all things, so that he says nothing trivial and nothing unprofitable, even though we cannot always grasp the import of his *furor poeticus*. At one moment he teaches us theology, at another reverence for god, at another he expounds the origin of the universe, at another the laws of nature whereby the elements now oppose one another and now combine together, even though he does all this behind a facade of triviality. At other times he descends, as it were, from his lofty vantage point and moves among mankind, systematizing and ordering all arts and crafts so as best to attain their ends. He endows peoples with understanding and guides their ways. He harmonizes men's souls not only with themselves but with one another. He confutes and ridicules folly, and brands ignorance and stupidity as vices alien alike to divine and human nature. In a word, he sets himself up as a public teacher of divine and human learning for all mankind».

(60) C'est ainsi que je propose d'expliquer la présence du codex iliadique dans la bibliothèque au même titre que le codex de comédies de Ménandre, lui aussi récupéré par les rhéteurs : tous deux avaient valeur de manuel pratique d'éloquence (cf. *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*).

(61) *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.*, IV, 34, 11-13 : (...) *ῥηιδίως Διόνυσον ἐνὶ στεφέεσσι κ(αὶ) Νεῖλον*. | *Ῥυσάμενος πολύτεκνον ἀεὶ Θεὸς ἐγγυαλίξει | οὐλομένης ἀπάνευθεν γάμον προφερέστατον ἄλλω(ν)*.

(62) *P. Cairo Masp.* I 67020, 5-6 : *μετὰ τὸν δέσ[π]οτ(α) Θεόν, εὐεργέτα καὶ τὸν (...) προστάτα πάσης τῆς ἐπαρχ' εἵας, ὡς ἀπὸ Διὸς γένους λελάχατε αἶμα τῶ ἀλήθει*. Cette allusion à Zeus est, pour une part, justifiée par le nom du père du destinataire, *Apa Dios* (*Ἄπα Δῖος* ; cf. *Διός*, génitif de *Ζεύς*), ce qui ne constitue pas une explication suffisante.

3. Enfin, il nous faut conclure de la présence d'Homère aussi bien dans des poèmes que dans des textes en prose de la vie de tous les jours que la société protobyzantine a développé une conception unitaire de l'écrit, où littérature et document ne sont pas forcément opposés, car tous deux assujettis aux mêmes règles d'écriture et de composition qui font la part belle à la poésie, mode d'expression idéalisé. La raison fondamentale de cette unicité me paraît tenir à l'importance et à la nature de la formation scolaire. Ainsi du fait de la place qu'elle lui accorde, Homère pourrait bien être une des clés dans la compréhension des choix culturels de l'époque protobyzantine. Il en est à coup sûr un des meilleurs révélateurs.

CNRS-UMR 186

Jean-Luc FOURNET